

Gilbert Keith Chesterton

L'homme qu'on appelait Jeudi

- UN CAUCHEMAR -



éditions de
L'ARBRE VENGEUR

Gilbert Keith Chesterton

L'homme qu'on appelait Jeudi — Un cauchemar

Traduction inédite de l'anglais par Marie Berne

Certains individus s'endorment en rêvant d'explosions tapageuses et d'anarchisme triomphant. Pour faire gagner leurs idées, ils sont prêts à tous les excès.

C'est un de ces spécimens que le jeune et fringant Syme croise un jour en train de pérorer dans un parc de Londres. Soucieux de lui porter la contradiction, il en vient à croiser le fer intellectuel avec cet orateur à la crinière rouge comme les incendies qu'il espère allumer dans les cœurs, puis à susciter sa colère.

Quelle n'est pas sa surprise quand l'anarchiste piqué au vif, le convie, après lui avoir fait jurer le secret, à une assemblée de conspirateurs dont les têtes pensantes portent les noms des jours de la semaine. D'autant que, ce soir-là, il faut élire le nouveau Jeudi...

Avec ce premier acte d'une comédie insensée qui, à bride abattue, va faire bondir le lecteur de rebondissements en retournements, Chesterton se lance dans un de ces « thrillers métaphysiques » qui ont fait sa gloire et lui ont valu l'admiration éperdue d'un Borges. À la charnière entre Lewis Carroll et Franz Kafka, il ose tout, composant un vaudeville aventureux qui mêle l'humour à la philosophie, le fantasque au politique, écrivant surtout une des œuvres les plus singulières de la littérature anglaise.

La voici dans une traduction dont le plus grand mérite n'est pas seulement d'offrir, enfin, une version complète de cet opus majeur.

Couverture : Laurent Bourlaud

www.arbre-vengeur.fr

L'AUTEUR

Gilbert Keith Chesterton (1874-1936), essayiste, poète et romancier est né à Londres. Très tôt épris d'indépendance, il commence comme illustrateur avant de se convertir au journalisme, rédigeant des critiques littéraires puis des articles polémiques. Succédant à son frère à la tête du *New Witness* qui deviendra le *G.K.'s Weekly*, il se lance dans la rédaction de nombreux romans sans renoncer à ses causeries qui lui valent une extraordinaire popularité. On ne lui doit pas moins d'une centaine d'ouvrages qui vont de la biographie aux livres religieux (« Païen à douze ans, agnostique à seize, catholique à quarante-huit... ») en passant par les nouvelles policières et les romans. Sa série du *Père Brown* lui vaudra une reconnaissance internationale qui ne se dément plus. Il est l'auteur, entre autres, du *Napoléon de Notting Hill* et du *Club des métiers bizarres*.

À l'Arbre vengeur est paru *Le Jardin enfumé* en 2007 et une nouvelle traduction du roman *Le Poète et les fous* en 2011.

« *The Man who was Thursday* est "le plus accompli, le plus profond et le plus troublant" des romans de Chesterton. »
— Simon Leys

LA TRADUCTRICE

La traductrice **Marie Berne**, auteure à L'Arbre vengeur du premier roman *Le grand amour de la pieuvre*, signe avec ce livre sa première traduction. Chercheuse et enseignante de littérature et de langues pendant plusieurs années en Amérique, en Asie et en Angleterre, elle a publié une étude originale, *Éloge de l'idiotie*, sur quelques narrateurs idiots. Elle vit entre Londres et Paris.

L'homme qu'on
appelait Jeudi :
un cauchemar

GILBERT KEITH CHESTERTON

**L'HOMME QU'ON
APPELAIT JEUDI :
UN CAUCHEMAR**

Traduit de l'anglais et présenté
par Marie Berne

L'ARBRE VENGEUR

AVANT-PROPOS

par Marie Berne

C E DEVAIT ÊTRE AUX ALENTOURS de la place des Beaux-Arts à Clermont-Ferrand peu avant l'été et les trois mois de désœuvrement précédant la rentrée universitaire. Atablée à la terrasse du café sous les arbres ou bien en train de traverser la rue menant au jardin Lecoq en compagnie de mes fidèles camarades de la faculté de lettres, j'étais comme beaucoup le sont à vingt ans, portée par l'enthousiasme de l'aventure, et sans doute l'ébriété de l'étudiante au seuil de sa vie. Nous nous préparions à passer deux mois à Londres pour officiellement parfaire notre anglais, et officieusement remplir cet espace creux et chaud avant la reprise timide des cours à l'automne. J'avais la tête baignée par un vent inconnu sans image, je ne m'étais jamais intéressée à l'Angleterre, ni à sa culture ni à sa littérature, j'allais vers l'île sans bagage. Surtout je trouvais cette petite partie du monde froide, retenue et presque sans émoi, aveuglée que j'étais par ma vénération des romans de Julio Cortázar, des pays latins, des ambiances chaudes et des accents sud-américains. Un

original du groupe nous parle de sa sœur installée à Londres avec ses enfants et son mari, et de son grand appartement libre pendant les vacances, une aubaine : nous pourrions y rester quelques jours pour commencer, en attendant de trouver autre chose. Pour s'y rendre, il suffit de prendre le métro (la Picadilly Line en direction de l'aéroport d'Heathrow pour les connaisseurs, regardez un plan du « tube » si besoin) et de s'arrêter à la station Turnham Green.

Je ne veux pas noyer le poisson mais les coïncidences ont ce quelque chose de merveilleux et de tragique à la fois qui vous met sur une piste en vous poussant hors du chemin. Elles donnent l'impression de se moquer de vous, de vous faire un croche-patte pour que vous vous retourniez, songeur sur le bord de la route : quel message sacré ces signes incongrus délivrent-ils ? Vous souriez et bien vite vous vous démenez à les remettre ensemble, à les ordonner, à en faire quelque chose, bref, à les traduire. Une ligne se dessine alors que le sens, lui, continue de vous filer entre les doigts.

Dire que mon tout premier pas réel sur le sol londonien (exception faite du piétinement timide et désorienté de la jeune provinciale du « continent » à l'arrivée dans l'ancienne gare Eurostar à Waterloo), ce sol anglais que j'avais malgré tout rêvé et imaginé avec des couleurs qui n'existaient pas, et bien dire que ce tout premier pas a été posé en plein sur le territoire du cauchemar chestertonien. Territoire de l'ouest londonien (le West-End) qui s'était déjà révélé être, comme par hasard entre mille, celui de l'homme que j'épouserai dix ans plus tard.

Ce point exact de la géographie accessible par la station Turnham Green, appartient au quartier appelé Chiswick (fin du premier chapitre). Un francophone devra faire un effort pour prononcer correctement « Tchizik » (puisqu'il sera tenté d'abord par « cheese week », littéralement « semaine du fromage », provoquant chez son interlocuteur britannique un sourire attendri - ce qui n'est pas toujours le cas alors profitez-en). C'est là où j'arrivais à vingt ans pour dormir chez la sœur de ce camarade, où je retournais sans le savoir à trente ans pour rencontrer mon futur beau-père, et où je retombais à quarante ans en ouvrant le premier roman de G.K. Chesterton, *The Man Who Was Thursday* (1908).

Cet endroit qu'on imagine plutôt vert dans le nom (Turnham Green) est en fait rouge dans la réalité visuelle exactement comme sous la plume de Chesterton. Il faut le deviner dans les tout premiers mots du livre, ce seuil exemplaire de la confusion entre le réel et l'imaginaire au moment de s'endormir (ou bien lorsqu'un certain taux d'alcool dans le sang embrouille les souvenirs – dans le texte anglais d'ailleurs, de la première à la dernière page, tout « semble » et « paraît » vague, flou, brumeux). « Saffron Park » est le nom fictif inventé par l'auteur pour parler du véritable « Bedford Park », un faubourg de maison de briques rouge-orangées situé pile à la sortie du métro, qui n'est effectivement pas vert mais bien de couleur « safran », comme le rétablit à juste titre la métaphore leitmotiv essentielle du roman dès son ouverture. Car cette couleur

flamboyante de Saffron Park, c'est bien celle du coucher de soleil, et c'est celle où justement commence le rêve, là où je veux en venir.

Il n'est pas facile de faire des dessins et d'établir des cartes avec des mots, de décrire des souvenirs affectifs dans un ordre qui soit compris par les autres. En découvrant le début piquant du roman, je jubilais de retrouver les étapes de mes propres pérégrinations du début à la fin en même temps que la logique sociale et topographique de Londres. C'est peut-être pour cette raison que, je le dis tout de suite, j'ai lu et traduit le texte avec le même enthousiasme naïf étudiantin de mes vingt ans. Si j'avais bien fait quelque progrès en anglais, j'ignorais tout de l'œuvre de cet auteur méconnu qu'admiraient Borges et tant d'autres, écartant volontairement des mises en contexte qui m'éloignaient de mon expérience vivante de la langue, de la ville et de ce style chesternonien, voix étrangement familière.

Pour revenir aux concordances entre mon périple et le roman sans rien dévoiler de l'intrigue, je dirais que tout commence par la fin de la course du soleil. Nous partons de l'ouest, chez les artistes et les intellectuels (qui doivent avoir un peu laissé traîner l'apéritif), dans le jardin d'une résidence coquette qui pourrait ressembler à celui de mes beaux-parents. Aussitôt sont lancés les noms des stations de métro que n'importe quelle étudiante française de vingt ans connaît sans avoir lu son guide touristique: Baker Street, quartier général de Sherlock Holmes, et Victoria, la fameuse reine à la tête de son Empire colonial. Là, le texte fait un

pas de côté au pays « cockney », terme désignant la classe ouvrière (enfin « travailleuse », la « working class », car les autres ne travaillent pas vraiment ?) habitant l'Est londonien (l'East-End), devenu aujourd'hui le quartier branché où sortent les jeunes dans des restaurants « étoilés ». Le roman saute dans une taverne rappelant les pubs feutrés et sombres où je découvrais le cœur sensible des gens en même temps que cette odeur écœurante de houblon qui sert de boisson et de repas aux locaux à la sortie du travail. Les yeux se perdent ensuite sur l'incontournable « river », la Tamise à Embankment, non loin de la cathédrale Saint-Paul où justement j'ai un souvenir toujours vif d'un certain soir autour de la période de Noël, et où on embarque avec Chesterton dans (vous allez lire, si ce n'est pas encore fait) une traque mémorable dans la neige.

À ce moment, il est temps de prendre le petit-déjeuner à Leicester Square. C'est la place centrale du centre de Londres, où j'avais justement trouvé un petit travail de serveuse à l'époque mais aussi où, cet été-là dans une cabine téléphonique rouge, j'apprenais la mort de mon grand-père. Il me faut retourner quelques jours en France pour la cérémonie pendant que le roman aussi fait son incartade vers le « continent » en prenant le bateau à Douvres pour arriver dans la campagne française, celle que l'on traversait en bus avant l'Eurostar. Après des moments d'émotions et de retrouvailles, nous retournons à Leicester Square, cette place où je revenais toujours moi-même ayant ouvert un compte à l'agence Barclay à côté de la National Gallery.

À partir de là, le temps s'accélère drôlement, car pendant que le roman entame une course-poursuite légendaire, on entend les cris des bêtes du zoo de Regent's Park, mon parc favori (d'autres préfèrent Hyde Park), exactement là où j'ai habité des années plus tard et rendu visite aux pingouins et aux tigres. De là, on file de nouveau vers l'ouest, pour boucler la boucle, mais en sortant de la ville, suivant une montgolfière qui retourne vers le couchant en direction de ce que je devine être Reading, sans doute proche de l'université de Royal Holloway où j'ai enseigné et surtout connu certains des pires embouteillages de ma vie.

Je ne savais pas encore dans quel imbroglio du destin je venais de mettre les pieds lorsque j'ai ouvert le roman, je me souviens, dans un avion. J'ai lu le livre pour mes vacances, en anglais bien entendu, et sans me soucier le moins du monde d'une traduction. Je riaais à chaque page, je n'en croyais pas mes yeux, j'avais rêvé d'écrire une histoire pareille, j'étais ébahie par la limpidité de la langue. Je suis sortie de là sonnée par les coïncidences avec mes propres errances intérieures et extérieures entre la France et Londres, entre mes pensées d'ordre et de poésie, mes émois mystiques et mon fantasme de roman d'espionnage. J'ajoute que les attaques à la bombe des anarchistes dont il est question faisaient écho aux actes terroristes des actualités en 2015 (qui ont motivé la traduction de « conspirator » en « terroriste » par la suite - terme qui était déjà utilisé dans la presse française au moment des attentats anarchistes de l'époque). L'interrogation même de l'histoire résonnait

aussi avec cette crise « spirituelle » ambiante qui est celle de mon temps. Un matin, j'ai été curieuse de voir comment je traduirais simplement la première phrase, comme ça sur un bout de table de cuisine, un derrière d'enveloppe, en passant. J'ai lancé quelques mots et, arrivée à une phrase qui me plaisait, je me suis prise au jeu. Lorsque, toujours pour voir, je suis allée chercher la seule et unique traduction française du texte, datant de 1926, pour comparer la première phrase à mes trouvailles, je me suis arrêtée, atterrée.

De toute évidence, le traducteur n'a pas séjourné à Chiswick. Outre les concordances entre les aventures de « l'homme qu'on appelait Jeudi » et les miennes à quelques années près, vous avez compris qu'avec tous les noms de lieux cités, il est question de géographie existentielle et de précision. C'est la première raison de cette nouvelle traduction : remettre les points cardinaux à leur place. S'il est bien une ligne claire, fine, et à partir de laquelle tout se comprend, ligne invisible mais réelle que j'ai franchie et saisie après toutes ces années passées à Londres, c'est la division entre deux mondes dans la ville simultanée à l'obsession (des œuvres artistiques britanniques en général) pour la question des classes sociales : à l'ouest, les riches aristocrates, et à l'est, les pauvres ouvriers. La classe moyenne s'étalant ici et là sans trop savoir où elle va (ma belle-mère me disait justement que la reine et les ouvriers parlaient avec un accent fort, fier et prononcé, alors que la « middle class » cherche un accent neutre, aujourd'hui la marque de fabrique de la BBC). Ce qui compte (et perdure malgré tout), c'est que,

comme les parisiens s'orientent entre la rive gauche et la rive droite, Londres se divise entre la classe aisée à l'ouest, et la classe ouvrière à l'est.

Imaginez une histoire parisienne qui commencerait avec un soleil se couchant du côté de Nation, de Vincennes, d'Ivry ou de Montreuil. On penserait aussitôt que c'est un texte surréaliste d'André Breton, une erreur de typo, un traducteur qui a trop bu de Pommery (champagne dans le deuxième chapitre) ou qui a été choisi parce qu'il était l'ami de la femme d'une amie d'un ami qui édite le livre mais n'entend rien à la géographie de la capitale. Quoi qu'il en soit, sous les yeux d'un professeur muni d'un feutre rouge, l'erreur provoque ce geste bien connu dans l'air, se posant, féroce, en inscrivant « contre-sens » dans la marge, « CS » pour aller plus vite. Parce que tout le monde sait que Paris ne peut être Paris que si le soleil se couche vers le Trocadéro, la tour Eiffel, Boulogne ou la Défense, quoi qu'en disent les maires ou les promoteurs immobiliers. Londres n'est Londres que si le soleil se couche à Chiswick, à l'ouest, et jamais à l'est comme nous le laissons malencontreusement entendre la toute première phrase de la seule traduction existante du roman en français.

S'il est vrai que l'histoire est farfelue et drôle (les policiers sont des poètes déguisés, un personnage qui ressemble à Dieu mange des « crumpets » à la douzaine - sortes de crêpes très épaisses trouées que l'on recouvre de beurre et de confiture - avant de chevaucher un éléphant pour fuir des agents doubles qui portent les noms des jours de la semaine), il

reste que dans ce charmant foutoir à l'humour britannique, la rigueur est de mise. À ma découverte de l'inversion des pôles Ouest et Est, et à une suite d'autres soubresauts incorrects par la suite dans la première version française, les dés étaient jetés, je devais rétablir l'ordre, m'identifiant bien évidemment au héros de l'histoire, Syme, « aka » Jeudi, soldat du raisonnable dans un monde de déraison où les imposteurs sont des imposteurs.

Imposture pour imposture, je me suis lancée dans une mission sans réfléchir (comme dans la célèbre scène du tapotage des doigts sur la table, vous verrez) comme on se lance fougueusement à vingt ans dans un amour dont on ne sait encore rien. Les signes du destin me poussant, ou simplement l'audace aveuglée par quelques illusions d'une nouvelle vie, j'ai osé traduire le roman. Je dis que j'ai osé, parce qu'il fallait le faire: sans rien savoir de Chesterton, de son œuvre ou de sa vie, sans avoir fait aucune étude supérieure d'anglais ou même suivi de cours sur la littérature anglaise, sans avoir trop pensé à ce que je faisais. Seuls l'admiration pour une écriture formidable et les signes du destin m'animaient. Et puis, non sans ambition, je pensais à Baudelaire traduisant Poe, Nerval traduisant Goethe, Bove traduisant Dickens, Beckett traduisant lui-même. Soutenue par des amis enthousiastes qui se sont mis à relire mes chapitres traduits, et que je remercie, j'ai avancé pas à pas dans cette histoire de retournements pour arriver à la version la plus fidèle possible au texte original à mes yeux; ces yeux de traducteurs qui sont toujours des yeux de traîtres, car on ne

pourra jamais traduire fidèlement un autre que soi-même, et peut-être encore moins soi-même.

Il a fallu faire des choix, comme toujours, et laisser de côté certains bijoux, oublier quelques horreurs, couper les poires en deux, faire des compromis et des alliances qu'un autre n'aurait pas faits. Prenez le mot « Sunday » en anglais : vous savez qu'il désigne littéralement « le jour du soleil » avant d'être le jour du Seigneur. Traduire « Dimanche », d'autant plus ici quand il s'agit d'un tel colosse, passe sous silence tout le réseau de métaphores aussi lumineuses que chestertonniennes. Il a fallu aussi ôter les poussières de la première traduction : revenir à ses ellipses (des passages entiers disparus, engloutis) et ses trébuchements pour arriver à une lecture qui soit la plus proche possible du texte original. Ainsi, plutôt que les « longs cheveux châtain » du poète Gregory qui n'en sont pas moins « blonds » ailleurs dans la première traduction (alors que c'est son ennemi juré, Syme, qui est blond), j'ai pris le parti de la cohérence en suivant Chesterton à la lettre, faisant courir comme un ruisseau le flamboiement roux du début à la fin de toute l'histoire : le safran du parc, du crépuscule, de la crinière du poète Gregory, de sa sœur toute aussi rousse, écho (le texte le dit) aux chevelures des toiles préraphaélites mais aussi à la couleur de l'enfer. À la fin du premier chapitre, la première traduction française avait remplacé la proposition « idiotic » (absurde, idiote, singulière) par une proposition « séduisante ». Mais justement, dans ce monde fantastique, la proposition est séduisante parce qu'elle est idiote ! Enfin,

j'ai senti que me revenait la responsabilité de replacer les crustacés à leur place: on ne mange pas de la langouste ce soir-là mais bien du homard.

En même temps, j'ai tenu à être honnête avec mon époque, éviter un langage et des tournures surannés artificiels pour chercher le ton d'aujourd'hui, replacer le roman dans le voisinage du lecteur contemporain (en 2020), rendant ainsi justice à toute la modernité de ce récit visionnaire, si pertinent par les temps qui courent et si génial tout court. Dans ce sens, j'ai choisi d'étirer le présent de narration que pose Chesterton dès son entrée en matière pour décrire Saffron Park (qui existe vraiment et qui existera peut-être toujours): on pénètre le faubourg en même temps qu'on entre dans le roman.

Et puis, cette simplicité, c'est paradoxalement celle du style: essentiellement poétique, riche en métaphores incongrues, il surprend le lecteur anglophone même, tout en gardant, grâce à un registre de langue courante, une forme limpide, ramassée, efficace. On a l'impression d'une langue qui va droit au but pendant que serpente tranquillement derrière les apparences toutes sortes de subtilités. L'ironie, comme le jeu de double lecture et d'impostures, est partout présente, dissimulée derrière l'apparence univoque de termes ambigus. Prenons le titre: une phrase apparemment banale qui contient une chute étonnante, littéralement «l'homme qui était Jeudi». L'accent est mis sur «L'homme» en première place, donnant la première place à l'humanité précisément en question dans le roman.

Le titre choisi par la première traduction, *Le nommé Jeudi*, a le mérite d'être concis, mais il ajoute une tournure de langue complexe, prenant le parti de ne pas traduire la simplicité (faussement bénigne comme dans le portrait de Syme d'ailleurs vous verrez) de la périphrase qu'avait choisie Chesterton. Une traduction plus littérale, et finalement plus simple, fidèle à la tournure grammaticale choisie ne sert-elle pas aujourd'hui la (fausse) modestie du langage ?

J'espère que les manquements (il y en aura toujours) qui m'auront échappé seront pardonnés à la lumière de mon coup de foudre pour ce roman abracadabrant que j'ai aimé sans chercher à l'expliquer, voguant au-dessus des accusations et critiques religieuses, historiques ou littéraires, suspendant tout jugement et toute interprétation. Parce qu'au fond, le livre, et l'auteur (qui, je l'ai appris par la suite, ne sont guère aimés des Britanniques mais bien plus des Français) ont ce quelque chose de « fantastique » (comme dans la *Symphonie fantastique* de Berlioz) et de « potty » (traduisez « potty » ici par « toqué ») qui détonne, désarçonne et charme au plus haut point certains rêveurs.

Il m'a bien fallu revenir sur terre lorsque j'ai découvert que le texte était précédé d'une dédicace encore jamais traduite en français : un poème que Chesterton adresse à son ami d'enfance Edmund Clerihew Bentley, romancier et humoriste. Si le roman est écrit dans cette langue familière qui semble couler au fond de moi, le poème est une autre paire de manches, un texte dense en rimes avec à chaque mot ou presque une référence inconnue pour

le commun des mortels encore vivants aujourd'hui. Je comprends les traducteurs avant moi, il y a de quoi retenir son geste devant ce paquet empoisonné, surtout lorsqu'il faut le faire chanter et deviner ce qui se cache derrière les allusions. Qui saura au premier coup d'œil reconnaître « Paumanok » et « Tusitala » ? (Réponse : le poète Walt Whitman et le romancier Robert Louis Stevenson). Qui lira que « les feuilles d'herbe » rappellent le titre d'un recueil ? Que « Dunedin » renvoie à Édimbourg et Stevenson ? Que la cité de « Mansoul » est une ville allégorique dans *La Guerre Sainte* de John Bunyan ?

Pourtant, une fois dedans, l'exercice s'est avéré grisant. En chemin pour décoder le poème liminaire, j'ai compris qu'il était essentiel à la compréhension du roman, du climat « moral » de cette période littéraire particulière. Pour faire simple, Chesterton a conçu et écrit son récit original en réaction à la décadence ambiante. Dès la dédicace, il s'oppose ouvertement à Oscar Wilde, chef de file du mouvement (désigné par l'image de l'œillet vert, devenu l'emblème de cet écrivain connu pour son homosexualité évidemment décadente). Ainsi seulement peut-on comprendre le « cauchemar » en sous-titre : c'est celui que font Chesterton et ses amis écrivains, confrontés à la montée en puissance des décadents (comme autant d'anarchistes qui posent des bombes) et contre lesquels ils n'ont d'autres armes que leur poésie et leur humour. Heureusement, l'homme qu'on appelle Jeudi est là pour remettre de l'ordre dans ce mauvais rêve où, finalement, plutôt que de tomber dans les attentats

sanglants, on tombe tout bêtement amoureux dans un faubourg brûlant de l'ouest de Londres.

L'homme qu'on
appelait Jeudi :
un cauchemar

À Edmund Clerihew Bentley

*Il planait sur l'esprit humain un nuage, et le temps gémissait
de rage,*

*Oui, tous deux étions jeunes et l'âme souffrait de ce malsain
nuage.*

*La science découvrait l'insignifiance et l'art admirait la
décadence;*

Le monde était vieux et fini: mais vous et moi étions gais;

En ordre grotesque, leurs vices boiteux nous encerclaient:

*La luxure qui avait perdu son rire, la peur qui avait perdu sa
honte.*

*Comme le toupet blanc de Whistler illuminait notre mélancolie
sans but,*

*Les hommes exhibaient leur blanche plume aussi fièrement
qu'un plumage.*

*La vie était une mouche qui se mourait et la mort un bourdon
qui piquait;*

*Le monde était bien vieux en effet quand vous et moi étions
jeunes.*

*Même aux péchés véniels, ils donnèrent des formes
innommables:*

*De l'honneur, les hommes avaient honte; mais nous n'avions
pas honte.*

*Faibles sans doute, et sots, nous ne faillîmes jamais comme
eux, jamais;*

*Quand ce Baal noir envahit le ciel, nous ne lui chantâmes
aucun hymne,*

*Nous étions des enfants, aux châteaux de sable aussi fragiles
que nous,*

*Mais nous les empilions pour briser cette mer d'amertume.
Idiots, nous l'étions dans l'agrégat, le vacarme et l'absurdité,
Quand les cloches de toutes les églises se taisaient, on entendait
les nôtres.*

*Non sans aide, nous tînmes le fort, déployâmes nos petits
drapeaux;
Des géants labourèrent le nuage pour en délivrer le monde.
Je retrouve le livre que nous découvrîmes, je sens l'heure qui
lance,
Loin du Paumanok en forme de poisson, le cri d'une réalité
plus propre;
Et l'Œillet Vert fané, comme dans les feux de forêt qui passent,
Hurlait à tous les vents du monde dix millions de feuilles
d'herbe;
Ou bien sain, joli et soudain comme le chant d'un oiseau sous
la pluie –
La vérité sortit de la bouche de Tusitala, et le plaisir de la
douleur.
Oui, frais, clair et soudain comme le chant de l'oiseau dans le
gris,
Dunedin parla à Samoa, et les ténèbres firent place au jour.
Mais nous étions jeunes; nous vivions pour voir Dieu briser
leurs âpres charmes.*

*Dieu et la bonne République revinrent à la charge, en armes:
Nous vîmes la Ville de Mansoul se libérer, même sous le joug:
Bénis soient ceux qui n'ont pas vu, mais qui, aveugles, ont cru.*

*Voici le récit de ces vieilles peurs, et même de ces enfers vides,
Et personne d'autre que vous ne comprendra la vérité qu'il
raconte:
Quelles monstrueuses divinités de la honte purent intimider les
hommes, et même les écraser,*

*Quels immenses démons cachèrent les étoiles, et même les
firent choir à coups de pistolet.
Les doutes qui étaient si simples à chasser, si horribles à
tolérer:
Oh! Qui comprendra mieux que vous, oui, qui comprendra?
Les doutes qui nous guidèrent dans la nuit lorsque tous deux
nous parlions avec exaltation,
Et avant que le jour ne se lève dans la tête, il se levait dans la
rue.
Entre nous, avec la paix de Dieu, cette vérité peut maintenant
être dite;
Oui, c'est une force que de s'établir dans la société, et la
vieillesse a du bon.
Nous trouvâmes pour finir une existence banale, le mariage et
un credo,
À présent en toute sécurité, je peux écrire cette histoire, et vous
pouvez, en toute sécurité, la lire.*

G.K.C.

CHAPITRE I

Les deux poètes de Saffron Park

LE FAUBOURG DE SAFFRON PARK s'étend du côté du crépuscule de Londres, aussi rouge et enragé qu'un nuage de fin du jour. Entièrement construit en briques écarlates, il forme une ligne d'horizon fantastique. Même le tracé au sol est invraisemblable. Le faubourg serait né de l'impulsion créatrice d'un spéculateur, vaguement connaisseur d'art, qui en qualifiait l'architecture de style Élisabéthain, ou de style Queen Anne, apparemment persuadé que les deux reines n'en étaient qu'une. Bien que le quartier passe pour être une colonie d'artistes, ce qui semble, d'une certaine manière, justifié, on n'y a cependant jamais produit aucune œuvre d'art. Qu'il soit un endroit agréable à vivre ne fait aucun doute. En revanche, ses prétentions à être un foyer intellectuel restent à prouver. L'étranger, la première fois qu'il découvre les demeures flamboyantes et pittoresques du lieu, n'a qu'une question en tête : quel genre de personne assez bizarre pourrait habiter la forme singulière de ces maisons ? Et s'il vient à rencontrer un de

ces habitants, il ne se trouve aucunement déçu. L'endroit n'est pas simplement plaisant, il est parfait ; si tant est que, pour cette fois, l'étranger accepte d'envisager le décor non comme une supercherie mais comme un rêve. Bien que la communauté ne compte pas de soi-disant « artiste », elle n'en demeure pas moins artistique. Prenons ce jeune homme à la longue chevelure rousse et au visage effronté : s'il n'est pas à proprement parler un poète, il est à coup sûr un poème. Ou ce vieux gentleman, avec sa barbe blanche furieuse et son chapeau blanc tout aussi furieux : à défaut d'être philosophe, le vénérable fumiste n'en est pas moins un sujet de philosophie. Et cet autre gentleman scientifique avec son crâne chauve d'œuf et son imberbe cou d'oiseau : il n'a aucun droit à revendiquer les airs savants qu'il se donne puisqu'il n'a rien découvert de nouveau en sciences naturelles. Néanmoins, quelle plus singulière créature de la nature pourrait-il découvrir d'autre que lui-même ? Ainsi, et seulement ainsi, convient-il de juger de l'endroit, qu'il faut considérer non pas tant comme un atelier d'artistes que comme une œuvre d'art, fragile en effet, mais achevée. Si bien que lorsqu'on découvre l'atmosphère de ce quartier, on éprouve le sentiment d'entrer dans le récit d'une comédie déjà écrite.

Plus encore qu'à un autre moment, la séduisante irréalité du faubourg prenait toute son intensité à la tombée de la nuit, lorsque la masse ténébreuse des toits extravagants tranchait sur les dernières lueurs du ciel, isolant totalement ce village

de fous à la manière d'un nuage à la dérive. Ce charme fantasque s'accroissait les soirs de fête lorsque les jardins coquets s'illuminaient de gros lampions qui apparaissaient énormes et brillants tels des fruits féroces et monstrueux dans les arbres chétifs. Cette étrangeté prit un tour d'autant plus remarquable un certain soir, dont la population locale se souvient encore vaguement, parce qu'il fit du poète roux un héros. Ce n'était pourtant certainement pas le seul soir où ce dernier attira toute l'attention. Au contraire, bien des fois, ceux qui venaient à passer à proximité de son jardinnet pouvaient entendre cette voix hautement didactique expliquer aux hommes, et surtout aux femmes, ce qu'était la vie. Le comportement des dames pendant ces réunions était d'ailleurs un des paradoxes de l'endroit. La plupart appartenaient à la catégorie des femmes émancipées, lesquelles s'insurgeaient alors contre la suprématie masculine. Pour autant ici, ces femmes avaient coutume de montrer un respect immodéré dont aucune autre n'était capable à l'ordinaire : elles écoutaient l'homme quand il parlait. Et ce Mister Lucian Gregory, le poète roux, était bien (dans un sens) de ceux qui valaient la peine d'être écoutés, quand bien même on en venait finalement à s'en moquer. Il parvenait à manier la fausse rhétorique de l'anarchie de l'art avec l'art de l'anarchie grâce à une sorte de fraîcheur impudente qui avait le mérite de susciter chez l'auditoire un indéniable plaisir, quoique furtif. Jusqu'à un certain point, la curiosité saisissante de son apparence le servait, et il en tirait tout le parti possible. Sa chevelure rousse sombre, divisée par

une raie au milieu, imitait celle d'une femme, aussi ondulante que les boucles alanguies d'une vierge sortie d'un tableau des préraphaélites. Toutefois, de cet ovale de sainteté surgissait brusquement la figure, large et brutale, avec le menton en avant caractéristique de l'attitude méprisante du cockney londonien. Immédiatement, cette combinaison excita et agita les nerfs d'une communauté déjà névrosée; car le poète roux ressemblait bien à un blasphème en chair et en os, capable d'allier l'ange et le singe.

Si les habitants devaient se souvenir de ce soir-là pour une simple et unique raison, ce serait pour le spectacle de ce coucher de soleil. On aurait dit la fin du monde. La totalité du ciel paraissait recouverte d'un plumage vivant et palpable. Le seul moyen de le décrire aurait été de dire que le ciel s'emplissait de plumes prêtes à vous caresser le visage. De couleur grise sur la majorité de la voûte céleste, elles étaient agrémentées de quelques touches des plus extraordinaires teintes de mauve et de violet, ainsi que d'un rose peu naturel qui aurait pu tout aussi bien être un vert pâle. Sur le côté ouest en revanche, le spectacle prenait un tour indescriptible, transparent et enflammé, là où les dernières plumes d'un rouge brûlant couvraient le soleil comme s'il était bien trop beau pour être regardé. Le ciel entier était si proche de la Terre qu'il ne pouvait exprimer que la violence du secret. Le firmament tout entier figurait un secret: il montrait la petitesse sublime qui fait toute l'âme du patriotisme local. Le ciel, au fond, paraissait exigu.